

À mon lecteur

La pièce que vous allez découvrir est inspirée d'un personnage ayant réellement existé : Giacomo Casanova.

Cet homme, dont le nom est devenu synonyme de « séducteur », a d'abord été un grand voyageur et un grand aventurier, dont les mémoires, publiées sous le titre « Histoire de ma vie », font le bonheur des historiens spécialistes du XVIIIème siècle, mais aussi de tous les amateurs d'histoires picaresques.

J'ai largement puisé dans ces souvenirs pour écrire les répliques de mes personnages, et l'on verra que je n'ai pas hésité à m'inspirer du style et du vocabulaire de leur auteur, ni même à lui emprunter, quand je les trouvais appropriées, quelques unes de ses réflexions.

MOI, GIACOMO CASANOVA, CHEVALIER DE SEINGALT

Le décor

Une chambre rustique dans une auberge de campagne, dans l'ouest de la Bohême, près de la Saxe, à la fin du XVIIIème siècle. Ce n'est pas une chambre destinée aux voyageurs, mais celle du fils du patron, un garçon fruste. Elle est pauvrement meublée : à gauche, une petite table supportant une écuelle sale et un morceau de pain sec. À droite, un étroit châlit que recouvrent une paillasse et un édredon malpropre. On trouve aussi un tabouret à côté de la table et une mauvaise chaise devant le châlit. Près du châlit, un tonnelet sert de support à un petit chandelier dont la seule bougie, à moitié fondue, est éteinte. Au sol, traînent quelques hardes et une paire de sabots usés. Dans le fond, des tresses d'oignons et d'ails sont suspendues pour être mises à sécher. Des paniers sont entassés dans un coin. On considère que la porte de la chambre s'ouvre au fond, à gauche.

Les personnages

***Casanova**, un homme de soixante-dix ans. Il est très grand, très droit et encore robuste. Avec son habit à la française, sa grande cape de voyage et son tricorne noir d'où dépasse le catogan de sa perruque blanche, il s'efforce de porter beau, mais, souffrant de la goutte, il marche en s'aidant d'une canne, et il est visiblement fatigué. Son visage est marqué par la petite vérole, ses joues sont creuses et on devine que la vieillesse commence à l'accabler. Il mourra trois ans plus tard.*

***Radulf**, un jeune abbé tonsuré. Il est vêtu de sa sobre tenue de clerc que recouvre une lourde cape noire, et porte le chapeau à bord roulé des ecclésiastiques. Âgé d'à peine vingt ans, et empreint de la probité inhérente à sa fonction, il est depuis deux mois le secrétaire de Casanova dont les aventures passées le scandalisent, le sidèrent et le fascinent tout à la fois.*

Jana, la servante de l'auberge. Une jeune et jolie femme, vêtue d'une chaude robe de toile brune et d'un tablier à large poche. Bien qu'un peu intimidée par le visiteur qu'elle est amenée à servir, elle va se montrer mutine et volontiers aguichante.

Scène 1

Jana, puis Casanova

Jana (*entrant dans la chambre par la gauche ; une chandelle allumée dans une main*) — Voici, monsieur, la seule chambre que nous pouvons vous donner. (*comme Casanova apparaît à son tour.*) Si monsieur veut bien entrer.

Casanova (*faisant quelques pas réticents dans la chambre*) — C'est la seule chambre ? En es-tu sûre ?

Jana — Oui, monsieur. Comme vous l'a dit maître Vlasàk, mon patron, l'auberge ne dispose que de trois chambres pour les gens de passage. Elles sont toutes occupées.

Casanova — Trois chambres. Ce n'est pas beaucoup.

Jana — Non, monsieur. Mais Cinovec est un petit village éloigné de la grand-route qui mène à Prague. Nous accueillons fort peu de voyageurs.

Casanova — Assurément. Et fort peu d'imprudents qui osent faire route par ce temps et que la neige oblige à s'arrêter.

Jana — Il est vrai, monsieur, que l'hiver est rude, en ce pays. Il advient même que les chemins ne soient plus carrossables, pendant plus de cent jours.

Jana va allumer la chandelle posée sur le tonnelet près du lit.

Casanova (*amer*) — L'hiver, en ce pays... (*il frissonne*) Diable ! Il fait un froid à geler les eaux du Grand Canal ! N'y a-t-il point moyen de faire du feu, dans cette pièce ?

Jana — Non, monsieur. Ainsi que monsieur peut le voir, il n'y a point de cheminée.

Casanova — Je le vois bien, oui.

Jana — Il faut savoir que ce logis est celui de Karel, monsieur.

Casanova — Karel ?

Jana — Le fils de mon maître. Qui, quant à lui, ne s'est jamais inquiété du froid et qui, du fait de votre venue, a accepté d'aller dormir dans l'écurie, pour la nuit.

Casanova — C'est fort aimable de sa part.

Jana (*elle pose sa bougie sur la table*) — Mais si monsieur le désire, je lui porterai une chaufferette pour ses pieds.

Casanova — Cela me va. Et j'apprécierais aussi une soupe bien chaude pour me réchauffer l'estomac.

Jana — Monsieur veut dire qu'il désire souper ici, dans sa chambre ?

Casanova — Oui.

Jana — Vous ne souperez pas dans la salle commune, avec les autres clients ?

Casanova — Certes non. Cela ne me pèse point, d'ordinaire, de me mêler aux gens du commun, mais ce soir je suis bien trop las, et ma goutte s'est si bien rappelée à moi, que je n'ai pas le courage de regagner la salle du bas.

Jana — Bien, monsieur. Peut-être désirez-vous un bon morceau de lard, avec votre soupe ? Ou encore des côtelettes ?

Casanova — Hélas, ma belle ! Je n'ai plus assez de dents pour mordre dans ces bonnes choses. Et je gage qu'ici, comme partout en Bohême, on ne sait faire les macaronis ?

Jana — Les... macaronis ? Non, monsieur. Je regrette.

Casanova — Alors tant pis. Je me contenterai d'une bonne soupe. Bien chaude et bien claire.

Jana — Bien, monsieur. Je vous porterai un grand pot de bouillon, tout à l'heure. (*elle se hâte de retaper le matelas et l'édredon*) Est-ce tout ce que monsieur désire ?

Casanova — Non pas. La plume de cet édredon me semble bien famélique. Crois-tu pouvoir me procurer une bouillotte, pour la nuit... Ou mieux encore, me faire profiter de la chaleur de ton joli corps ?

Jana (*avec un rire gêné*) — Oh, monsieur ! Il faudra vous contenter d'une bouteille d'eau chaude que vous pourrez glisser dans votre lit.

Casanova — Eh bien, soit ! J'essaierai de m'en satisfaire. Tu peux t'en aller, ma belle. (*comme Jana va pour sortir*) Au fait, comment t'appelles-tu ?

Jana — Je m'appelle Jana, monsieur.

Casanova — Jana ? Un joli prénom. Il ne me souvient pas d'avoir connu de Jana, au cours de ma longue existence. (*rêveur*) Ou bien si... En Pologne, peut-être... Ou en Russie... Et son souvenir se sera dissipé.

Jana — Jana est un prénom fort commun en Bohême, monsieur. Ma marraine s'appelle ainsi. Et ma grand-mère.

Casanova — Ah, bien... (*il pioche une pièce de monnaie d'argent dans la poche de son gilet*) Et dis-moi, Jana... Sais-tu où est passé mon secrétaire ? Un triste garçon tout de noir vêtu, tel un sinistre corbeau ?

Jana (*l'observant avec intérêt*) — Si vous parlez du jeune abbé qui vous accompagnait, monsieur, je crois que je l'ai vu s'en aller vers la grange avec votre cocher.

Casanova — Vers la grange ? Quelle singulière idée... (*il lui tend la pièce*) Tiens ! Voici pour toi, Jana ! Hâte-toi de revenir avec ton chauffe-pieds et ton bouillon brûlant. Et n'omets pas d'y adjoindre un pichet de vin frais !

Jana (*se saisissant de la pièce*) — Oh, monsieur est généreux !

Casanova — Oui. Généreux. Cela m'arrive encore. Parfois.

Jana (*elle va vers la table où elle récupère l'écuelle et le croûton qu'elle met dans la poche de son tablier*) — Monsieur aura une bonne nuit, j'en suis certaine.

Elle sort.

Scène 2

Casanova puis Radulf

Casanova (*jetant un regard circulaire et critique sur la chambre*) — Assurément. Une bonne nuit. Dans cette infâme tanière. J'en doute ! Mais je n'ai point le choix. (*il tâte du pied les hardes posées au sol*) À moins de la restituer à son précédent occupant... et de lui prendre sa place dans la paille de l'écurie, auprès de mon secrétaire.

À ce moment, Radulf apparaît à la porte.

Casanova — Justement ! Le voici à propos, mon jeune et vertueux secrétaire !

Radulf (*entrant, transportant un sac de voyage et un coffret de cuir ; il est un peu essoufflé*) — Oui, monsieur Casanova, me voici !

Casanova — Eh bien, Radulf ! Tu en as mis du temps ! Que diable faisais-tu ?

Radulf — Le temps de récupérer mes bagages, monsieur. Et de veiller à ce que les vôtres fussent mis en sûreté.

Casanova — Le sont-ils ?

Radulf — Si fait, monsieur. Notre carrosse a été poussé dans la grange où le cocher l'a suivi.

Casanova — Je croyais qu'il irait dormir dans l'écurie avec ses chevaux.

Radulf — C'est qu'il pense pouvoir y réparer la roue qui s'est fendue, monsieur. Et s'y reposer un peu, s'il en a le temps.

Casanova — Iras-tu dormir, toi aussi, dans cette grange ?

Radulf — Non pas, monsieur. J'irai pour ma part dans l'écurie, c'est là, qu'on a prévu de me loger... Puisqu'il paraît que vous disposez de la dernière chambre de cette auberge.

Casanova — C'est la vérité. Et tu peux voir toi-même combien la chance m'a souri.

Radulf (*jetant à son tour un regard critique sur la chambre*) — Oh, vraiment... Le gîte est sommaire.

Casanova — Il est vrai.

Radulf — Et glacial.

Casanova — À en couvrir de givre jusqu'aux cornes du diable !

Radulf (*fronçant les sourcils*) — Oui, les cornes du diable, évidemment. Je vais donc vous laisser vous préparer pour la nuit, monsieur. Mais peut-être auriez-vous souhaité que je fasse monter votre malle ?

Casanova — Inutile. Cela va bien.

Radulf — En êtes-vous certain ? Je puis demander à l'aubergiste de vous la faire porter.

Casanova — Non. Cet aimable commerçant n'a point daigné m'accompagner à l'étage. Je doute qu'il se soucie de mon confort. Par ailleurs, si cette chambre est glaciale, mon lit l'est aussi. Je ne vais certes pas me changer pour la nuit.

Radulf — Comme il vous siéra, monsieur. Je vais donc vous abandonner et voir si je puis profiter d'une soupe bien chaude.

Casanova — Il est assurément trop tôt pour trouver à manger, mon pauvre ami. Bien que nous soyons forcés d'allumer nos chandelles, il est à peine cinq heures.

Radulf (*dépité*) — Oui... Il est vrai qu'avec ce ciel bas, assombri de nuages...

Casanova — Des nuages qui déverseront leur provision de neige d'ici demain, à mon avis ! Si tu veux m'en croire, il s'en faudra de plusieurs jours avant que nous puissions quitter cette triste bourgade.

Radulf — Croyez-vous, monsieur ? Voilà qui serait fâcheux. Nous étions presque arrivés à destination, il me semble.

Casanova — Certes. D'après l'aubergiste, nous ne sommes qu'à quelques lieues de Toeplitz et du domaine des Waldstein. À peine quatre heures de route, par beau temps. Une éternité avec ces monceaux de glace qui malmènent les roues des voitures.

Radulf (*toujours plus dépité*) — Eh bien ! Ce n'est vraiment pas de chance !

Casanova — Pas de chance, non. Mais, comme rien ne presse, tu peux poser tes bagages et me tenir compagnie.

Radulf — Bien sûr, monsieur Casanova. Si vous le souhaitez. (*il cherche un endroit où déposer ses bagages et abandonne finalement son sac sur le plancher*) Je suis à votre service.

Casanova — Voilà qui est bien. Car j'aurai quelque travail d'écriture à te confier.

Radulf — Ici, monsieur ?

Casanova — Oui. Pourquoi non ? Je vois que tu as ton nécessaire à écrire avec toi.

Radulf — Je ne m'en suis point séparé depuis que nous avons quitté Dresde, monsieur. D'autant qu'il renferme quelques uns des feuillets que vous avez lus à son altesse le prince de Ligne et que vous m'aviez demandé de revoir.

Casanova — Les feuillets de mon nouveau préambule ?

Radulf — Oui, monsieur. Et aussi plusieurs pages du deuxième cahier faisant référence à cet épisode vénitien lorsque vous occupâtes quelque temps cet emploi de violon au théâtre... et relatant certaines intrigues que vous y avez menées.

Casanova — C'est juste. Je tenais certes à ce que son altesse prît connaissance de ma nouvelle préface, puisqu'il me l'avait réclamée, mais je désirais surtout lui narrer ces aventures de jeunesse qui, je le pensais, auraient pour effet de le divertir.

Radulf — Il semble que ce fut le cas, monsieur. À mon souvenir, son altesse a bien ri, lorsque vous les lui avez lues.

Casanova — N'étaient-elles pas amusantes ? Ne t'ont-elles point diverti, toi ?

Radulf — Si fait, monsieur. Ces anecdotes sont drôles. Bien que peu assorties à ce que l'on nomme la bienséance.

Casanova — Diable ! La bienséance ! Voilà encore l'abbé qui dresse l'oreille derrière le copiste !

Radulf — Oh, monsieur, si je ne nie point mon appartenance au clergé, j'espère toutefois être pour vous davantage que votre copiste.

Casanova — Moine copiste, alors ?

Radulf (*protestant faiblement*) — Monsieur !

Casanova — Mon secrétaire, si cela te va mieux.

Radulf — Oui, monsieur. Secrétaire me va mieux. Puisque ma tâche est de vous aider à réécrire ces mémoires que vous avez prévu d'offrir à son altesse et dont plusieurs passages, à la relecture, vous ont paru nécessiter quelques... corrections.

Casanova — Il est vrai que je pourrais te demander de reprendre certaines tournures de phrases, de changer quelques mots. Sache cependant que je veux surtout te voir suppléer à ma vue défaillante, laquelle désormais ne me permet plus guère de lire et encore moins d'écrire proprement.

Radulf — Assurément, monsieur, je continuerai d'être vos yeux et de tenir votre plume, ainsi que je le fais depuis deux mois maintenant.

Casanova — Fort bien. Mais puis-je demander à mes yeux et à ma plume ce qu'ils trouvent d'inconvenant dans le récit que je fis lire à son altesse et à quelques uns de ses amis, et qui les ont si fort divertis ?

Radulf — Eh bien... Tout, monsieur ! Si je puis me permettre.

Casanova — Mais encore ?

Radulf — Ma foi... Je ne vois rien dans ce récit qu'un honnête homme, et plus encore un honnête homme d'église, ce que vous

fûtes jadis, à ce que je sais, qu'un honnête chrétien ne saurait relater sans rougir.

Casanova — En vérité ?

Radulf — Oui, monsieur. Cette existence qui fut la vôtre à Venise, alors que vous aviez vingt ans, paraît avoir été, de votre propre aveu, une vie fort dissolue.

Casanova — Dissolue. Oui, cela est vrai. Le mot convient. J'ai certes mené là, durant cette période, une vie de franc vaurien. Et aujourd'hui encore, je ne peux que m'étonner de la veulerie avec laquelle j'ai accepté de suivre le mauvais exemple de mes vils camarades, les musiciens du théâtre San-Samuele et certains comédiens. Toutefois, j'ose l'avouer, je ne peux évoquer ces jours anciens sans encore en sourire.

Radulf — Monsieur, je ne vois là rien de réjouissant dans ces facéties que vous fîtes en pleine nuit, pendant des mois, aux dépens de la population de Venise ! Quand, acoquiné à sept ou huit fripons ivres de vin, vous parcouriez la ville en brailant, souillant les bâtiments, détachant les gondoles, faisant sonner le tocsin, ou encore réveillant les sages-femmes pour les dépêcher chez d'authentiques vierges, ou expédiant les médecins chez des bourgeois en parfaite santé.

Casanova — Tu n'as certes pas tort. Mais j'étais fort jeune, comme tu l'as dit. Et comme tu le sais peut-être, à la conséquence de quelques déboires amoureux et de plusieurs scandales, il m'avait fallu jeter le froc. Ce froc que tu portes avec tant de dignité. Ainsi, devenu laïc, avais-je été contraint de mener une existence moins ordonnée et, durant plusieurs années, me faire tour à tour marin, soldat, violoniste, joueur professionnel et même secrétaire. Après avoir parcouru l'Italie, l'Europe et un peu la Turquie, escomptant toujours quelque bonne fortune qui toujours m'échappait, mon retour pitoyable à Venise m'est apparu comme le présage d'un funeste et inexorable destin. Ce fut là mon excuse, peut-être.

Radulf — Je dois dire, monsieur, qu'en effet il est fort regrettable que vous vous sentîtes contraint d'abandonner la soutane.

Ce sermon maladroît que vous fîtes, il me semble, alors que vous étiez... indisposé, vous fut assurément un revers cruel, mais il n'aurait pas dû suffire à vous décourager.

Casanova — Tu veux dire ce prêche que j'ai balbutié comme un singe à l'église, alors que j'étais ivre ? J'avais à peine seize ans, à l'époque. Il y avait peu de temps que l'on m'avait nommé prédicateur. C'était mon deuxième sermon. Et assurément, je n'aurais pas dû boire tout ce vin pour me donner du courage.

Radulf — Certes, monsieur, vous n'auriez pas dû.

Casanova — Et puis sache qu'il n'y eut pas que cette fatalité et que ma décision de quitter la prêtrise m'a été dictée par d'autres mésaventures. Mon expulsion du séminaire, pour avoir mené une intrigue amoureuse avec la jeune protégée d'un très vieux sénateur, et aussi, il est vrai, pour avoir fait quelques jours de prison au fort Saint-André. Oui... À la suite d'une importante dette de jeu, je m'étais vu contraint de vendre mes bijoux, plusieurs de mes vêtements et aussi les meubles de mon logeur, lequel n'avait point apprécié.

Radulf — Il faut le comprendre.

Casanova — Et enfin, il y eut cet imbroglio à Rome, alors que je menais une vie simple et rangée, au service du cardinal Acquaviva, et qu'il me fallut quitter à la suite d'une accusation d'enlèvement. La fille de mon professeur de français, que j'avais eu la fâcheuse idée de cacher dans les appartements du cardinal pour rendre service à son amant.

Radulf — Une idée fâcheuse, assurément.

Casanova — D'autant qu'elle était aussi la nièce du pape. Ce dont je n'avais point songé à me soucier.

Radulf — Vous auriez certes dû.

Casanova — Ainsi, voilà les causes pour lesquelles j'ai abandonné la soutane, mon bon Radulf. Et pourquoi j'ai laissé mes cheveux effacer jusqu'au souvenir de ma tonsure.

Radulf — J'entends cela, monsieur.

Casanova — Or-ça ! Maintenant que nous nous sommes expliqués sur ce plaisant épisode de ma vie, que tu juges pour ta part des plus inconvenants, tu peux sortir ta plume pour te mettre à ce travail que je veux te voir effectuer.

Sous l'œil attentif de Casanova, Radulf ouvre son coffret pour en sortir quelques plumes, un encrier et des feuilles de papier.

Radulf — J'espère, monsieur, que l'encre n'est pas aussi gelée que mes doigts.

Il pose tout cela sur la table, dont il chasse les saletés du revers de la main, puis débouche le petit pot d'encre et le remue précautionneusement, avant de le placer au-dessus de la chandelle.

Radulf — Cette chandelle nous sera fort utile.

Casanova — Je le souhaite ! Je voudrais bien retravailler la préface de mes mémoires que le prince m'a fait l'amitié d'écouter et qu'il m'a semblé suivre avec difficulté. Peut-être la réécrire entièrement, qui sait...

Radulf — La réécrire, monsieur ? Voulez-vous dire en allemand ?

Casanova — Pourquoi diable en allemand ? Son altesse le prince est certes maréchal du Saint Empire, attaché à la Maison d'Autriche, mais, comme tous les gens de valeur, il parle le français aussi bien qu'un seigneur de Versailles. Mieux que certains, même. Non... Il se trouve que je ne le manie pas aussi bien que lui, et il me paraît plus avisé de reprendre certains paragraphes qui, à ce que j'ai cru voir, l'ont fait sourciller.

Radulf fouille dans les feuillets que contient son coffret.

Radulf — J'entends bien, monsieur. Je vais la retrouver. *(il se saisit d'une feuille manuscrite)* Voyons... *(il lit avec un peu de difficulté)*. « Histoire de Jacques Casanova de Seingalt¹, Vénitien, écrite par lui-même à Dux, en Bohême. » *(il fronce les sourcils)* Non... Pardonnez-moi. Il s'agit seulement du titre du

¹ Prononcer « Saint-Gall »

premier chapitre. (*il fouille dans les feuillets et en saisit un autre qu'il parcourt de la même façon*). Ah, je crois que la voici : « Préface » (*à Casanova*) Désirez-vous que je lise à voix haute, monsieur ?

Casanova — Certes !

Radulf (*il se racle la gorge et lit*) — « Je commence par déclarer à mon lecteur que, dans tout ce que j'ai fait de bon ou de mauvais, durant tout le cours de ma vie, je suis sûr d'avoir mérité ou démerité, et que par conséquent je dois me croire libre. » (*à Casanova*) C'est une belle phrase, monsieur, qui débute votre livre avec force et qui est, ma foi, écrite en bon français.

Casanova — J'y ai travaillé assez de temps pour le croire. Et puisque tu me l'affirmes, j'en suis plus encore assuré. Du reste, je ne t'ai jamais demandé comment il fût possible que tu maniasses si bien cette langue dont les malignes subtilités m'ont toujours posé quelque problème.

Radulf — C'est que, monsieur, je suis à moitié français. Par ma mère, qui m'a toujours parlé et appris à écrire dans sa langue maternelle.

Casanova — Ah, bien.

Radulf — Elle était née à Lyon, monsieur. Et y avait vécu jusqu'à ce que mon père, négociant en soieries, l'amenât comme épouse à Leipzig, où je suis né.

Casanova — Lyon, oui. C'est une belle ville. Sais-tu que je m'y suis arrêté quelques fois, lors de mes voyages en France ? Ce fut même lors de mon premier séjour en cette cité de bons bourgeois que l'on m'offrit de m'initier à la franc-maçonnerie. Je venais d'avoir vingt-cinq ans. Et je dois dire que ce fut là un fameux choix que d'avoir accepté cette invitation, car le soutien de cette confrérie m'a souvent été utile dans les heures difficiles de ma vie.

Radulf — Je crois savoir cela, monsieur. Je l'ai lu dans vos mémoires.

Casanova — Vraiment ? Tu es allé jusqu'au récit de mon premier séjour à Lyon ?

Radulf — Oui, monsieur. Et bien plus loin, encore. En vérité, j'ai lu tous vos cahiers.

Casanova — Tu as tout lu ?

Radulf — Oui, monsieur. De la première à la dernière page. Depuis le récit de votre enfance à Venise, jusqu'à celui de votre voyage à Trieste, il y a vingt ans, puisque vos mémoires s'arrêtent là, en passant par vos séjours en Angleterre, en Espagne, en Russie, en Bavière, en Hollande et partout en ce monde.

Casanova — Diable ! Tu n'es à mon service que depuis deux mois ! Sais-tu que cela fait 4800 pages manuscrites, réunies en dix volumes.

Radulf — Oui, monsieur. J'ai lu tous ces volumes. Cela n'a pas été sans mal, car je dois avouer que votre écriture m'a créé quelque embarras. Mais je m'y suis attelé. Et j'ai par ailleurs pris la liberté de faire quelques notes que je compte respectueusement vous soumettre.

Casanova (*fronçant les sourcils*) — Des notes ?

Radulf — Oui, monsieur. Certains passages me semblent, oserais-je le dire, un peu confus.

Casanova — Confus ?

Radulf — Oui, monsieur. Il y a aussi certaines dates qui se mélangent et se contredisent. Sans compter que des mots, quelques fois, me paraissent mal choisis.

Casanova — Ah, bien ?

Radulf — Et parfois un peu... hardis.

Casanova (*ricanant*) — Hardis ! Eh bien, mon cher secrétaire, nous verrons cela ! (*son attention est attirée vers la porte*) Mais tout à l'heure, car nous avons de la visite.